

**CARLOS SALEM**

# Le plus jeune fils de Dieu

roman traduit de l'espagnol par Amandine Py



actes noirs

*ACTES SUD*



## “ACTES NOIRS”

### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un serial killer élimine des stars de télé-réalité. Le principal suspect est Dieu Jr, un jeune paumé qui avait connu son quart d’heure de gloire en prétendant être le plus jeune fils de Dieu avant de se faire descendre en flèche et en direct par des journalistes sur un plateau de télévision. Dieu Jr assurait être venu sur Terre pour devenir plus célèbre que son demi-frère Jésus, un type insupportable et condescendant qu’il ne pouvait pas sentir.

Une seule personne croit dur comme fer à son innocence, un écrivain et ami de longue date surnommé Poe. Il écume les rues de Madrid pour retrouver le plus jeune fils de Dieu avant que les flics corrompus lancés à ses trousses n’arrivent à le descendre. Poe peut compter sur l’aide indéfectible du Greffier, un policier romantique et brutal amoureux d’une vierge catin, et du détective Arregui, engagé par le Vatican pour éviter le scandale. En chemin, il va croiser Mariah, sa redoutable mère, son beau-père George S. Atan, homme d’affaires à la tête d’un groupe de télévision, mais aussi Madeleine, un transexuel vénézuélien qui fut un jour le grand amour du fugitif. Parviendra-t-il à sauver Dieu Jr ? Qui sait. La seule certitude, c’est que Poe tiendra sa promesse. Une promesse qu’il avait faite à son ami du temps où ils étaient inséparables : relater ses faits et gestes dans sa quête de célébrité.

Avec ce roman qu’il qualifie lui-même d’“évangile de bière-fiction”, Salem continue d’annoncer la bonne nouvelle du roman noir.

CARLOS SALEM

*Carlos Salem est né en 1959 à Buenos Aires mais vit à Madrid depuis plus de vingt ans. Aux éditions Actes Sud ont déjà paru Aller simple (Babel noir n° 38), Nager sans se mouiller (Actes noirs, 2010), Je reste roi d'Espagne (Actes noirs, 2011) et Un jambon calibre 45 (Actes noirs, 2013).*

DU MÊME AUTEUR

*ALLER SIMPLE*, Moisson Rouge, 2009 ; Babel noir n° 38.  
*NAGER SANS SE MOUILLER*, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 48.  
*JE RESTE ROI D'ESPAGNE*, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 78.  
*UN JAMBON CALIBRE 45*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 126.  
*LE FILS DU TIGRE BLANC*, Actes Sud Junior, 2013.  
*LA MALÉDICTION DU TIGRE BLANC*, Actes Sud Junior, 2014.

Illustration de couverture : © Lili Roze

Titre original :  
*En el cielo no hay cerveza*  
Éditeur original :  
Navona, Barcelone  
© Carlos Salem, 2012

© ACTES SUD, 2015  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-04738-2

CARLOS SALEM

Le plus jeune fils  
de Dieu

*(Un évangile de bière-fiction)*

roman traduit de l'espagnol  
par Amandine Py

*ACTES SUD*



*À África et Nahuel.*

*À Leonardo Oyola, Guillermo Orsi,  
Steve Redwood et Gabriela Cabezón,  
À leur façon particulière de témoigner  
de cette sainteté humaine qui pue toujours des pieds.*

*À Arturo "Anónimo" Martínez,  
le dernier mystique digne de ce nom.*





I

LASSIE EST MORTE POUR NOS PÉCHÉS

*Les dieux ont construit le monde en sept jours  
parce qu'ils n'arrivaient pas à boucler leurs fins  
de mois.*

FRANCISCO J. SEVILLA, *Clic.*



## UNE HYÈNE DANS LE POULAILLER

Lidia María Loziño ralentit à l'entrée du parking du spa. Elle se concentre sur les plaques d'immatriculation des voitures qui s'abritent de la chaleur à l'ombre des arbres. Il y en a beaucoup moins que ces derniers mois. Avec la crise économique les gens pensent plus à leur épargne qu'à leur corps, c'est navrant. Mais on ne sait jamais, on peut toujours tomber sur un filon. Elle note quelques numéros de plaques, celui d'une Mercedes rutilante qui pourrait appartenir à un président de conseil d'administration ou à un industriel plein aux as, puis celui d'une Audi compacte aux lignes audacieuses, à l'évidence conduite par une femme encore jeune qui aime afficher son indépendance pendant que son mari dispute à d'autres requins les dépouilles d'une entreprise en plein naufrage.

Les deux voitures ne sont pas garées côte à côte.

C'est exactement le contraire.

Elles sont stationnées chacune de leur côté, quand la logique voudrait qu'avec tout l'espace disponible elles se retrouvent un peu plus près. La Mercedes est même garée si loin qu'elle sera en plein soleil dans moins d'une demi-heure. C'est sûrement Lui, qui qu'Il soit, qui a proposé ce sacrifice de gentleman pour que la coquette Audi rouge de l'adultère reste à l'abri plus longtemps. C'est bien les mecs, ça : se payer une fille entre toutes les filles qu'ils ont les moyens de s'offrir ne leur suffit pas. Plus ils ont de pouvoir, plus ils ont besoin de prouver qu'ils obtiennent sa chatte grâce à de douteux mérites et d'archaïques galanteries.

Elle frémit car elle sent qu'elle vient de faire une découverte. Un futur scoop, c'est affreusement excitant. Maintenant qu'elle enchaîne les succès, après un an passé en état de grâce, Lidia María Loziño pense qu'elle devrait appeler Angélique pour lui demander de trouver les noms des propriétaires des plaques d'immatriculation. Mais elle décide de l'appeler plus tard, une fois qu'elle aura plongé dans son bain de chocolat. Angélique sera encore à la rédaction, le coup de fil la surprendra au moment précis où elle s'apprêtera à rentrer chez elle. Elle gare sa voiture en pleine voie, bloquant la sortie d'une Volkswagen familiale de couleur vert-trop-de-mioches-à-la-maison, et d'une Seat à la carrosserie délavée qui appartient sans doute à un employé du spa.

Elle sort de la voiture, ferme la porte à clé et se dirige vers la réception en faisant claquer ses stiletos. Pauvre Angélique. Quelle tête fera-t-elle quand elle recevra finalement son appel et qu'elle se fera un plaisir de lui raconter, après deux heures passées le portable éteint, qu'elle baigne dans un mélange des chocolats les plus fins au monde? Un soin hors de prix, qui n'a pas coûté un centime à Lidia María Loziño. Au lieu de crever d'envie comme n'importe quelle femme, cette idiote d'Angélique s'inquiétera sans doute de son intégrité professionnelle, elle la ramènera sur son éthique de journaliste, comme si Lidia ne s'en était pas débarrassée en même temps que sa culotte de cheval à sa première liposuccion.

Elle salue distraitemment l'hôtesse, lui tend ses clés pour qu'on lui gare sa voiture correctement et se laisse guider vers les entrailles du spa. Les employés la saluent, partagés entre l'admiration et la crainte. Ils ont été briefés par le directeur, qui ferait n'importe quoi pour acheter le silence de Lidia María Loziño au sujet de sa dernière escapade dans les bras d'une ex-top-modèle encore appétissante. Comme le pauvre diable était novice en matière de cornes, au lieu de lui proposer de l'argent comme tant d'autres types, il avait eu la brillante idée de lui offrir un mois de soins personnalisés dans son spa haut de gamme, un établissement sélect fréquenté par toute la jet-set madrilène. Autant faire entrer un renard dans un poulailler. *Une hyène*, se dit Lidia. *Garce et fière de l'être.*

Elle se déshabille sans hâte, pour laisser tout loisir à la masseuse d'apprécier son corps. Elle l'imagine déjà en parler à ses voisines, "le corps qu'elle a, cette Loziño, non vraiment, c'est pas la chirurgie, je vous jure qu'elle est comme ça naturellement, pas comme toutes ces filles..."

Elle se contemple dans le miroir et savoure le miracle de se voir plus jeune qu'il y a dix ans. Elle y a consacré tout son argent. À chaque scoop capable de tenir en haleine les téléspectateurs plus d'un mois sur le petit écran, une opération. À chaque montage préparé avec les célébrités pour faire le buzz pendant une semaine, une retouche. Sa poitrine parfaite, sans un gramme ni un millimètre de trop ? Payée par l'aventure du philanthrope et de l'actrice de second rôle qui tente de se reconverter aujourd'hui en héroïne de scandales scabreux et qui ne daigne pas répondre au téléphone. *Tant pis pour cette salope.* Quand elle l'aura traquée, parce que c'est ce qu'elle compte faire, cette conne devra lui payer un nez tout neuf, presque identique au dernier, il ne faudrait pas que ça se remarque, en plus parfait encore.

Le postérieur que pétrit maintenant la masseuse est né une seconde fois, plus rond, plus ferme et plus haut placé, à la mort professionnelle d'un joueur de football tombé dans les rets d'une aspirante chanteuse que Lidia avait envoyée dans une soirée un peu spéciale munie des cachets adéquats. Et le second scandale (un carambolage à la trajectoire impeccable, qui a démarré à la seconde où Lidia a révélé que la chanteuse était en réalité un ex-élève ténor qui s'était fait opérer au Brésil d'un organe de la taille d'un python) a servi à payer son nouvel appartement, *parce qu'il ne faut pas tout claquer dans le corps, quand même.*

Le massage est terminé. Juste avant de s'envelopper dans son peignoir pour se laisser guider vers le bain de chocolat, Lidia María Loziño reprend l'examen de son corps. Elle se demande comment fera cette idiote d'Angélique qui ne prend pas soin d'elle et qui n'a jamais vu l'ombre d'un bistouri, sauf peut-être pour l'opération de l'appendicite, pour réussir à rester jeune

comme elle le fait. La semaine dernière, après l'émission, elle l'a vue sortir de la douche et l'a haïe de toutes ses forces. Bien sûr elle a cinq ans de moins que Lidia, mais elle n'a jamais mis les pieds dans un gymnase de sa vie, encore moins dans une clinique de chirurgie esthétique. Et pourtant... Lidia se dit que *le temps fait son œuvre*, et qu'alors qu'elle continuera à rajeunir d'année en année la pauvre Angélique connaîtra bientôt les ravages de la gravité. Et que son corps finira par ressembler à un portrait de Dorian Gray à son image, comme ceux qu'on trouve en solde chez les antiquaires du Rastro.

Elle avance dans des couloirs silencieux en souriant. Elle adore les moments qu'elle passe dans ce spa. Elle aime encore plus qu'ils lui soient offerts.

L'invitation du premier mois date d'il y a un an. Mais Lidia María Loziño continue de s'y rendre comme si de rien n'était. Elle teste tous les soins possibles en attendant que le directeur ait ce qu'il faut sous la ceinture pour la sommer d'arrêter. Il ne le fera pas. Il est comme Angélique. Ou comme cet imbécile de Luis Javier qui présente l'émission avec elle à la télé. Techniquement parlant son supérieur, si l'on se fie à des circonstances en passe de changer très vite. Oh que oui, ça va changer! Et ça va lui faire tout drôle.

N'empêche que le directeur, tout à ses larmes de repentir, *je t'en prie Lidia, c'est la première fois que ça m'arrive en trente ans de vie commune, c'était une erreur*, au lieu de lui rappeler que l'affaire était réglée une fois pour toutes, a préféré l'appeler pour qu'elle essaie le bain au chocolat, un nouveau soin dont chaque séance coûte près de la moitié du salaire mensuel d'Angélique.

Angélique, avec son regard de sainte imbécile, martyre du journalisme, boursière enthousiaste à l'époque où Lidia commençait à se lasser de tout sacrifier sur l'autel de l'Information et de crever de faim pour deux ou trois nouvelles à paraître dans les journaux, amie critique qui condamnait son passage à la presse à scandale. Depuis plus d'un an maintenant, elle était son assistante, toujours humble, souvent humiliée, à la rédaction de *Personne n'est parfait*, une émission qui frôlait les 23 % de part d'audience mais qui était promise à de bien meilleurs scores dès que Lidia María Loziño en aurait pris les rênes.

La praticienne du spa l'invite à entrer dans la salle où trône une imposante baignoire. Elle lui demande de se relaxer et la prie de revêtir le masque ainsi que le délicat pince-nez.

Elle ne tardera pas à sentir le chocolat tiède remplir peu à peu la baignoire.

Et Lidia se dit que si Cléopâtre se baignait dans du lait...

Elle aimerait que cet abruti de Luis Javier puisse la voir en cet instant. Il en aurait une érection à coup sûr. Tant d'années à se faire passer pour un gay, à enchaîner les poses chantilly ou vénéneuses pour se tailler une place dans la sphère people, tant d'ambiguïté déployée jusqu'à réussir à présenter sa propre émission, pour finir par s'incliner devant le génie de Lidia María Loziño, son assistante à *Personne n'est parfait*, sa coprésentatrice préférée, qui n'hésitera pas une seconde à l'exécuter. *C'est vraiment un délice ce chocolat*, pense-t-elle à mesure qu'un liquide épais et tiède recouvre son corps. Mais ce qui sera encore plus délectable, ce sera de révéler au grand jour le point faible de Luis Javier dans quelques mois. Ce sera bien la première fois qu'elle ne demandera pas d'argent en échange d'un scoop, mais elle s'estimera bien payée. Parce que Luis Javier, après avoir simulé si longtemps sa soi-disant homosexualité, au point de renoncer à toute vie sexuelle dans le seul but d'accélérer sa carrière, vient de tomber amoureux comme un puceau jaloux de cette idiote d'Angélique. Que peut-il bien lui trouver, avec ses tenues chinées aux puces et ses mèches faussement négligées? *Oh c'est trop bon ce chocolat*, ce n'est pas comme si Angélique répondait à ses avances pourtant évidentes à la rédaction, mais Lidia saura lui confier des tâches qui la laisseront seule avec Luis Javier, des voyages, des déjeuners d'affaires, tout ce qui pourra les faire apparaître en public de temps en temps.

Elle n'aura plus qu'à laisser entendre, avec toute la subtilité dont elle est capable, que son assistante en pince pour le présentateur, une blague par-ci, un "s'il te plaît, Luis Javier, ne sois pas si dur avec elle, tu ne devrais pas la traiter comme ça, c'est une fille sensible, c'est cruel de la laisser se bercer d'illusions", un moment d'inattention par-là, et l'émission sera à elle, Lidia María Loziño. *Et ciao le faux pédé*, se dit-elle en se laissant couler au fond de la baignoire.

Le directeur, Angélique et Luis Javier ont le même problème, finalement : ces gens-là ne prendront jamais le risque de toucher le fond. Ils ne détestent pas se mouiller les pieds pour avoir le grand frisson, mais ils ressortent aussitôt avec des mimiques de dégoût, un “je ne sais vraiment pas comment tu fais pour vivre au milieu de toute cette merde” affolé au fond des yeux.

*Tant qu'à fouiller la merde, se dit Lidia María Loziño, autant aller au fond.*

Des pas serviles résonnent dans le couloir. Sûrement la praticienne qui vient voir si tout se passe bien pour la star du journalisme qui lui fait l'honneur de sa visite. On lui aura demandé d'être aux petits soins. Une main lui masse vigoureusement le cou, lui ôte son masque et la force à baisser les yeux.

L'autre main lui enlève son pince-nez.

Ce n'est pas du chocolat qui emplit la baignoire.

C'est de la merde.

Et les deux mains enfoncent la tête de Lidia María Loziño.

Jusqu'au fond.



## CHANGE DE DISQUE, QUECA!

La sonnerie de l'interphone se met à grésiller et quand je demande qui c'est, une voix familière me répond :

— Un de tes potes du temps où tu étais un mec, Queca. Je sais pas si tu t'en souviens, à l'époque tu flippais d'avoir perdu la couille gauche du génie.

D'un coup bref, je déclenche l'ouvre-porte du hall. Je vais ouvrir la porte d'entrée puis celle de l'ascenseur. Je laisse tomber une capsule de bière sur le pas de la porte pour l'empêcher de se refermer. Ce ne sont pas les capsules de bière qui manquent, je sème ces médailles sur mon passage dans tout l'appartement. Comme Hansel et Gretel, mais en plus efficace. La mie de pain, ça fout le camp au moindre souffle.

Je file à la cuisine me déboucher deux Kro. Voilà deux capsules de plus pour baliser mon chemin vers nulle part. Je fouille ma poche à la recherche d'allumettes, en attrape une poignée et commence à les compter.

Dix.

Dix, c'est pair. Je vais devoir dire oui à tout ce que le Greffier viendra me demander.

Je l'attends près du pas de la porte.

Je m'assieds par terre, je bois un coup et je l'attends.

Dix minutes plus tard, la tête puissante du Greffier se profile dans l'escalier, suivie d'un corps aussi robuste que dans mon souvenir. Juste un poil plus abîmé par le temps. Il marque une halte sur le palier, jette en œil sur la porte de l'ascenseur, balance un coup de pied dans la capsule et me dit :

— T'es vraiment qu'une salope, Queca.

Je m'écarte pour le laisser passer et d'un seul coup son jeu me porte sur les nerfs. Je m'attendais à ce que le Greffier vienne me voir un jour ou l'autre. Et je ne suis pas mécontent qu'il soit là. Plutôt content, même. C'est bien toute la joie dont je suis capable.

Il fait le tour de l'appartement sans aucun égard pour mes capsules de bière qu'il écrase sous ses grosses pompes et finit par se laisser tomber dans le vieux fauteuil qui se rappelle encore son poids.

— J'arrête mes conneries, Poe, me dit-il, l'air plus fatigué qu'impatient. En fait, j'ai besoin de toi. Et tu m'en dois une belle.

C'est curieux, ça.

Très curieux.

Ça fait des années que je connais le Greffier. Notre amitié date de l'époque où il n'était encore qu'un policier aux pieds plats condamné au service de nuit et moi, un journaliste de faits divers qui se haïssait lui-même. Chaque fois qu'il me rendait un service sans que je ne lui aie rien demandé, le Greffier prononçait sa fameuse phrase :

— Je t'en dois une belle, Poe.

Me devait-il quelque chose? Impossible de m'en souvenir. Je n'arrivais pas à me rappeler non plus à quel moment il m'avait adopté, quand j'étais devenu cet ami à qui il filait des scoops minables sur des morts obscures, ou qu'il allait me chercher de bar en bar lorsqu'il avait besoin de démêler un cas particulièrement tordu. Il me demandait mon avis et prenait toujours la première connerie qui sortait de ma bouche pour la preuve irréfutable de mon génie. Et pour cause, j'avais souvent raison. Mais j'en avais rien à foutre.

C'étaient toujours des histoires de cinglés.

Et les cinglés, moi, j'en ai ma claque.

*Basta*, ils m'ont assez fait chier.

— On dirait que les affaires marchent, dit-il après avoir sifflé directement au goulot le quart de la bouteille de bourbon qui se trouvait sur la table. Ça, c'est de l'alcool, putain, pas comme cette merde qu'on buvait autrefois. Tu te rappelles?

— Je préfère pas.

Il me lance la bouteille et passe en revue le salon pendant que je bois un coup. Pas vraiment digne de figurer dans un de ces foutus magazines de décoration, ce salon, mais à des années-lumière de celui qu'il a connu avant.

— Tu as repeint les murs, le niveau d'ordures est acceptable et tu as même une télé! Putain, le changement de sexe, ça a ses avantages, Queca.

Je pourrais lui écraser la bouteille sur la gueule, seulement voilà, je sais qu'il ne la sentirait même pas. Et surtout qu'on est jamais assez rapide avec le Greffier.

D'un autre côté, je l'ai bien cherché.

— T'es vraiment trop con, Poe. Toutes ces putains d'années à t'encourager à écrire, parce que t'étais bon, bordel, vraiment bon, et toi qui t'entêtais à refuser avec tes airs de c'est plus pour moi tout ça, quelle grande farce... et à peine je te perds de vue, tu reprends du service sous un nom de bonne femme pour écrire des romans à l'eau de rose. Je pige pas?

Je n'ai pas l'intention de lui donner la moindre explication.

Pour la simple et bonne raison, parmi tout un tas d'autres, que je n'ai jamais réussi à me l'expliquer non plus.

— Queca Osman Dendeiro – il se met à lire avec un malin plaisir la couverture d'un de mes plus grands succès, un roman qui s'intitule *La Macédoine de nos passions* –, non mais t'es vraiment trop barré, Poe. Ça fait Brésilienne snob ou un truc dans le genre. C'est clair qu'ensuite, quand on pense à lire seulement les premières syllabes : Que-Os-Den. Allez-Vous-Faire...

Je le laisse parler. C'est vrai que je l'ai bien cherché. Il y a trois ans, quand j'ai commencé à écrire ces romans débiles comme pour me moquer d'un genre que j'avais en horreur, j'étais loin d'imaginer que le succès serait au rendez-vous, que ces livres feraient fureur et que la critique elle-même les prendrait au sérieux. C'est pourtant ce qui se passe aujourd'hui. Je voulais seulement me faire un peu de fric, rire de la connerie de mon prochain parce que la mienne ne me faisait plus sourire. Ce pseudonyme absurde faisait aussi partie de la blague. Après tant d'années passées à ne pas m'assumer en tant qu'écrivain, la seule possibilité qui me restait de le faire sans me jeter du haut du toit était d'inventer cet alias ridicule pour écrire

ce que je détestais par-dessus tout. Mais les gens raffolent de cette merde, des lecteurs raffinés me considèrent comme le summum du kitsch et même ce critique féroce qui souffre, paraît-il, de constipation chronique depuis sa tendre enfance vient d'écrire il y a deux semaines que "seul un talent d'une extrême rareté peut construire un sens alternatif au sein d'un genre si méprisable ; Q. O. D. est le nouvel espoir de nos lettres, et sans doute le dernier".

Eh oui.

Maintenant je lis aussi les critiques.

Une chose m'intrigue. Comment le Greffier a-t-il pu découvrir que c'est moi qui me cache derrière Queca ? Mon identité est le secret le mieux gardé d'un groupe éditorial plus discret que la CIA. Même mes éditeurs ignorent qui est vraiment Queca. Pour eux, je ne suis que le secrétaire d'un auteur excentrique, peut-être un amant qui vit à ses crochets et lui soutire de l'argent en échange de ses services de messenger.

Je n'ai aucune envie de savoir comment il m'a percé à jour et, pourtant, je dois bien lui poser la question. Le voilà qui répond. Dévoilement de l'énigme : le Greffier a cherché à savoir ce que je foutais en ce moment car il a besoin de mes services. Il m'a fait suivre pendant quelques jours et lundi dernier, alors que j'apportais mes quatre cents pages de foutaises à la maison d'édition, il a attendu que je sorte pour s'engouffrer dans le bâtiment. Il est allé poser quelques questions l'air de rien. J'étais un employé de Queca, lui répondit-on, et cela a suffi à lui mettre la puce à l'oreille : moi qui n'étais pas doué pour le rôle de chef, j'aurais encore moins pu servir d'employé à quiconque. Il a donc fini par acheter un livre de Queca, le lire d'une traite et découvrir, intercalées dans la trame absurde, certaines anecdotes que nous avions vécues ensemble et que seuls lui et moi connaissions. En relisant le bouquin, il a réussi à reconnaître mes phrases noyées sous la guimauve d'un roman rose teinté d'érotisme.

Et il a compris. Personne ne me connaît mieux que le Greffier. Personne de vivant, je veux dire.

Par chance, il semble immunisé contre la malédiction qui me colle aux basques.

Cet enfoiré me sourit comme un tigre satisfait de lui-même. Il se fout de ma gueule, même si dans le fond je sens qu'il se réjouit de voir que j'ai cessé de me suicider à bon compte.

Je l'ai bien cherché, mais lui, c'est autre chose qu'il cherche.

Et je suis curieux de savoir ce que c'est.

— Tout a l'air de rouler pour toi aussi, Greffier, ou je me plante? T'es quoi aujourd'hui, commissaire ou un truc dans le genre?

— Quelque chose dans le genre. Pire.

Je dois lui laisser le temps de cracher son histoire. En fait, je suis vraiment ému de le revoir. Maudite Queca, je sens que je vais m'attendrir.

— Le Roquet, ça te dit quelque chose? demande-t-il comme par hasard. Mais c'est loin d'être un hasard.

— Je préfère pas.

— Putain, change de disque, Queca!

Évidemment que le Roquet me dit quelque chose. Ce nabot hargneux comme un dogue lui servait d'équipier au cours de ses errances policières. Il lui vouait une haine tenace, presque autant qu'à moi. Et sans raison apparente. Ou plutôt si, pour une raison insignifiante à mon avis. Si la nature l'avait doté d'une verge de nouveau-né, était-ce ma faute? Et puis comment aurais-je pu me douter à l'époque que cette blonde frénétique avec qui je couchais trois fois par semaine était sa femme?

Bon, maintenant que j'y repense, peut-être que je le savais. J'avais dû l'oublier.

En ce temps-là je buvais pas mal. Comme aujourd'hui, mais à l'époque c'était pour me noyer.

Maintenant je ne bois plus que pour calmer ma soif. Et j'ai presque toujours soif.

— Ce salopard obséquieux de Roquet est monté en grade. Aujourd'hui il fait partie d'une commission de service au ministère où il cire les bottes d'un haut fonctionnaire. Et tu sais à quoi il passe tout son temps?

— À planquer du fric pour se faire greffer une nouvelle bite?

— À essayer de me coincer. À me faire chier comme s'il était monté comme un âne. Il me tend des pièges, il m'entoure d'espions, en fait il me guette : au premier faux pas il se fera

un plaisir de me démolir une fois pour toutes. Voilà à quoi il passe ses journées, l'enfoiré.

Je n'ai plus envie de rigoler. Mon pote est dans la merde. Je sens qu'il a besoin de moi.

D'ailleurs il a raison, je lui en dois une belle. Et même plus d'une.

— Allez, crache le morceau. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Greffier? T'aider à élucider une affaire inextricable qui te couvrira de gloire et éloignera ces vautours à courte queue?

— Possible.

— De quoi s'agit-il?

— Tu regardes parfois cette antiquité? dit-il en faisant un geste vers ma télé minuscule.

— Rarement.

— Et la mort de Loziño, ça te dit quelque chose? La semaine dernière. Tu sais, cette journaliste people retrouvée noyée dans une baignoire de merde?

— Ah si! Souviens-toi que tu es né de la merde et qu'à la merde tu reviendras...

— Et elle n'est pas la seule. Christian Maliñas a clamsé il y a deux jours, un autre vaillant "héraut de la liberté d'expression". À ce qu'il paraît, il aurait eu un accident de voiture, ce qui n'est pas tout à fait faux puisqu'on l'a empalé sur le levier de vitesses de son dix cylindres avant de lancer la caisse à cent quatre-vingts. La voiture a fini sa course contre un pilier du pont de la M30.

— Rien d'illogique, finalement : il est mort comme Lady Di...

— Très drôle. Tu devines pourquoi personne n'en a entendu parler?

— Parce qu'ils ont trouvé des preuves qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé?

— T'as pas perdu la main, salopard! Je ne comprends pas ce que tu fous à écrire toutes ces conneries. J'imagine que tu gagnes plein de fric, mais... Oui, ils ont trouvé quelque chose. La même chose que ce qu'ils ont trouvé à côté de la baignoire remplie de merde. Un message. Imprimé. On n'a pas pu localiser l'imprimante, ça, c'est des conneries qu'on voit seulement dans les séries américaines.

— Et que disait ce message ?

Il fouille dans sa poche, en sort une feuille pliée en quatre et me la tend.

Un message d'à peine dix mots.

Mais dix mots qui laissent sans voix.

*Maintenant vous allez me croire. Mais il est trop tard.*

Je saisis pourquoi le Greffier est venu me chercher.

J'aurais préféré qu'il s'abstienne.

— Il faut que je mette la main sur Dieu Jr le plus vite possible, Poe. Et tu vas m'aider. Tu me dois bien ça, putain.

Je tarde à répondre parce que je ne sais pas encore si je vais accepter de l'aider à le retrouver. Tout ce que je sais, c'est que je vais devoir honorer une autre dette que j'ai longtemps tenté d'oublier.

Je vais écrire l'histoire de Dieu Jr comme j'en ai fait la promesse.

Mais je l'écrirai à ma façon.

Ce sera un évangile de bière-fiction.

Pas vrai ?



Si.